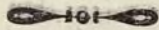


LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M^{me} ALPHONSINE MASSON (suite et fin). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (12^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Voilà la pluie qui tombe et qui vient voiler les joyeux paysages, les allées des beaux parcs campagnards commencent à n'être plus que des ornières; aussi commence-t-on à se diriger vers Paris, qui va bientôt s'éclaircir de ses premières bougies et retentir de ses premières fêtes. Plusieurs femmes du grand monde sont arrivées la semaine dernière, et font leurs préparatifs pour la saison d'hiver.

La maison Fauvet a composé pour ces belles arrivantes des nouveautés délicieuses, où se retrouve son bon goût habituel; mais il était difficile d'espérer qu'après tant de créations charmantes on devait encore en voir paraître de plus gracieuses. C'est ce que la maison Fauvet a fait, c'est ce qu'elle fait tous les jours; les femmes les plus élégantes ont ratifié ce jugement depuis longtemps en adoptant toutes ses élégantes productions.

Nous avons remarqué dans ses salons, ces jours derniers, une robe de moire antique bleu Louise, destinée à madame Bodisko, d'une extrême élégance. Le corsage est sans basque, la taille est seulement entourée de deux dentelles, et devant s'étage une espèce de plastron fait en dentelles noires, entrêlacées avec des nœuds Louis XIII en velours épinglé; la jupe a des quilles de dentelle et de nœuds de velours, formant comme des coquilles oblongues. Ce qu'il faut voir, c'est cet entrelacement si admirablement combiné pour se mêler aux nœuds. Ce genre d'ornements a une distinction rare, et forme une nouveauté très-éloignée de tous les autres gen-

res de quilles. Cette robe est charmante aussi, quoique d'un effet moins brillant, en d'autres nuances: gris acier, gris feutre, marron ou gros vert. Nous avons vu, ornée de la même façon, une robe de velours nacarat décolletée; seulement les dentelles sont retenues, de distance en distance, par des aiguillettes de soie nacarat mêlées de jais; on pose sur l'épaule de longues aiguillettes pareilles.

La maison Fauvet a aussi exécuté, pour la jeune princesse Ter..., une robe de lampas mordoré d'une distinction exquise; elle est couverte de velours frappés, formant une guirlande compliquée, et descendant tout le long de la jupe; le corsage à une berthe faite avec un effilé, feu et noir, de grosse soie très-simple, et deux manches très-amples garnies du même effilé. Elle a fait, pour la même princesse, une longue basquine collante en velours gros bleu, ornée de deux rangs de chantilly, d'une coupe admirable et d'une richesse vraiment princière. Outre ces charmantes nouveautés, après lesquelles une autre maison que celle de mademoiselle Fauvet se croirait en droit de se reposer, comme ayant payé son tribut à la nouvelle saison, nous pouvons en annoncer sûrement d'autres qui vont bientôt éclore, et qui éblouiront sous l'éclat des bougies comme les habillements de ces princesses des contes d'autrefois, dont les fées s'étaient faites les couturières empressées.

La maison Fauvet est certainement un atelier de fées à plus d'un titre, elle expédie tous les jours, à toutes les cours de l'Europe, des toilettes exécutées presque à la baguette, et de plus les femmes qu'elle habille ont conquis ce philtre enchanteur qui attirait les amours, et qui n'est autre que la grâce, cette souveraine de tous les temps.

Si les fées cousaient, elles brodaient aussi, témoin leur réputation et le dicton si souvent mal appliqué, et nous pouvons le citer justement à propos des broderies de madame Payan. Avec des robes comme celles dont nous venons de parler, il faut absolument des cols et des manches comme ceux qui sortent de chez elle; il faut aussi des coiffures comme celles que madame Payan vient de créer. Nous parlerons d'abord d'une gracieuse résille à fond de velours noir, ornée de rubans bouton d'or et de petits bouquets d'oreilles d'ours à cœur de

jais; une autre est faite avec une tresse de velours brun, ayant sur le côté gauche une grosse rose, et sur le côté droit des pans de velours à glands; une troisième, de velours ponceau, a deux rangs de dentelle noire par derrière, et une fleur de cactus en velours ponceau sur le côté; les pistils de la fleur sont en or. Voilà bien des choses charmantes, et dignes de tous points de figurer sur les plus jolies têtes; il nous reste cependant à décrire une coiffure encore plus gracieuse si c'est possible: elle est formée d'un carré de velours noir ou ponceau, comme les coiffures du seizième siècle, et est ornée sur le côté de grappes d'or abondantes; par derrière est une torsade d'or mêlée à un bouillon de velours. C'est nouveau et distingué, cela sied à ravir, mais la description ne rend pas l'effet de cette jolie fantaisie.

Madame Payan fait, pour mettre sur les robes décolletées, de charmants fichus en dentelle noire ou blanche, en tulle ou en mousseline, suivant la toilette qu'ils doivent accompagner. Elle en a exécuté un très-original en bouillons de mousseline alternant avec des entre-deux; de petits velours noirs sont passés dans une engrelure au bord de l'entre-deux; les manches sont bouillonnées comme le corsage, et garnies d'une haute dentelle de Bruxelles. Ce fichu a la forme pointue devant, et s'évase des épaules; il est garni de bruxelles. On s' imagine difficilement quelque chose de plus joli, de plus transparent et de plus gracieux sur de belles épaules, et même sur de laides; toujours flatteur, quand les épaules sont blanches, ce fichu en fait ressortir l'éclat; quand elles sont noires, il les cache.

Le nouveau fichu pour robes décolletées est également ravissant; il est formé de larges dents séparées entre elles par des croisillons de petit ruban blanc; ces dents sont faites avec sept rangs d'une toute petite dentelle noire, et garnies d'une belle dentelle blanche, qui suit les ondulations des dents.

A quoi sert de parler maintenant des canezous de dentelle noire mêlée de velours, des jupons brodés au plumetis, de ces manches de formes si gracieuses et si variées, de ces cols dont les salons de madame Payan offrent en ce moment un si brillant assemblage? Toutes les femmes comme il faut les iront voir, car toutes savent combien la nouveauté d'un col, l'arrangement d'un fichu relèvent une toilette, et toutes ont recours, au renouvellement des saisons, au talent de madame Payan.

L'été s'en va, que dis-je? l'été est parti, et cependant on a toujours besoin d'éventails; après les chaleurs des promenades, la chaleur des salons; après le soleil, les lustres; après les fêtes de la nature, les fêtes du monde. Chacun son tour, c'est justice; mais les éventails sont accapareurs, ils veulent toujours que leur tour arrive; voilà pourquoi Duvelleroi en expose tous les jours de nouveaux, voilà pourquoi il en prépare de plus charmants encore que tous ceux qu'on connaît.

Pour l'été, il en avait de coquets en bois des fies sculptés et guillochés à ravir; d'autres, tout constellés d'étoiles d'or sur des ciels de crêpe vert ou rose; on s'en sert encore, car, chose étrange à dire de cette aile de grand papillon que toute femme agite sans trêve pendant l'été, les éventails de Duvelleroi sont solides. Mais voici venir l'hiver et son luxe, et on va voir apparaître des éventails en nacre incrustée d'or d'une richesse excessive; on admirera bientôt dans les mains de toutes les jolies femmes des éventails Louis XV, ornés de peintures précieuses, commandées aux meilleurs artistes; de ces éventails comme ceux que nos grand'mères maniaient avec tant de charme, où les jeunes abbés se reconnaissaient en meuniers et les jeunes marquis en bergers. Il paraît que des innovations très-piquantes vont être tentées en ce genre, et que les modes de la société actuelle vont apparaître sur les éventails avec l'attrait que saura leur donner un crayon aussi élégant que spirituel. Ces éventails-là ne se payeront pas au poids de l'or, mais à la mesure du billet de banque: ce sera justice. Et on ne peut qu'applaudir à toute nouveauté qui a pour objet d'ajouter l'art au luxe.

Duvelleroi en aura donc ainsi, il en a bien d'autres vraiment; depuis l'éventail orné de glaces, comme les appartements, ou de marabouts, comme les chapeaux, ce qui n'en fait pas moins une fort jolie chose, jusqu'à l'éventail suisse en bois de sapin, jusqu'à l'éventail chinois de laque et de papier de riz, jusqu'à l'éventail espagnol, cet éventail agaçant à double mouvement qui sait si bien cacher ou laisser entrevoir l'éclair d'un ceil velouté, qui sait si bien mêler son petit bruit cadencé au son d'une voix harmonieuse, qui sait si bien faire entre des mains blanches quantité de petites manœuvres, et sert ainsi de jouet à la coquette qui se joue de tant de choses. Mais nous en étions aux éventails, et tout doucement nous arrivons aux Espagnoles; les Françaises ne leur sont guère inférieures dans ce maniement dangereux et charmant d'une arme si gracieuse, c'est pour cela qu'elles se garderaient de se passer d'éventail, qu'il ait des pierres précieuses ou des miroirs, qu'il soit de nacre ou de bois, que Bouché l'ait signé ou qu'un paysan suisse l'ait sculpté, il faut un éventail à une femme en conquête; c'est pour elle une contenance, un complément, un sceptre, une arme, un télégraphe, parfois un messenger, toujours un confident. Heureux éventail! heureux Duvelleroi qui répond à tant de désirs!

Les femmes aiment les parfums et elles ont raison, cela les rapproche encore plus des fleurs. Mais si une femme peut être une fleur, elle ne doit pas être un bouquet, un mélange d'odeurs ennemies, cela est d'un composite effrayant; la senteur d'une seule fleur, qu'elle soit la violette ou l'héliotrope, est très-suave et digne des habitudes des plus charmantes femmes. Il faut s'adresser à Faguer-Laboullée pour avoir de ces parfums, qui révèlent la présence d'une femme distin-

guée; les odeurs fortes sont toujours communes, les odeurs douces sont comme les violettes; elles se cachent, mais on les découvre. Faguer a pour ces jolies mains blanches dont nous parlions tout à l'heure, des savons dulcifiés qui les rendront encore plus douces et encore plus blanches. Ces savons ont obtenu le prix de la Société d'encouragement, et, ce qui est aussi très-flatteur, ils obtiendront la préférence de toutes les belles mains qui s'en seront servies une fois. Faguer a en ce moment des sachets pour les mouchoirs d'un parfum exquis; il a pour les beaux cheveux bruns ou blonds des pommades qui les embellissent et les fortifient; il a une lotion à la fraise qui semble avoir coulé de la fontaine de Jouvence. Je ne dis pas qu'elle rende la jeunesse, mais elle la conserve; c'est déjà beaucoup. Il a aussi toutes sortes d'odeurs et d'aromates exquis sous des formes charmantes; il a mille choses, mille secrets qui rendent belle, fraîche et embaumée, et qui font qu'une femme possède à la fois l'éclat et le charme de la fleur.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de reps de soie gris feutre à trois volants à dispositions grises sur soie blanche; les volants interrompus par une quille ornée de dents d'effilés et de rangs de grelots disposés trois par trois, mais ne correspondant pas aux volants; corsage à brandebourgs garnis de grelots; manches larges à jockeys ronds ornés de même. Col broché à deux ruches entre lesquelles court un cordon de petits nœuds de rubans de taffetas pensée. Bonnet de dentelle de Bruxelles orné de touffes de primevères. Bottines de satin noir. Gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de moire antique noire à deux jupes; la seconde a des quilles brodées en soie et jais, et est garnie d'un effilé chenille et jais très-brillant; le corsage a des brandebourgs formés d'effilé pareil mélangé de grelots de jais; la manche est double, et porte des brandebourgs sur le dessus du bras. Col plat brodé au plumetis. Manches de mousseline unie bouillonnée avec poignet brodé. Chapeau de velours épinglé blanc; des barbes de dentelle noire se jouent sur la forme; il est bordé d'un biais de velours nacarat, et orné de deux plumes noires et d'une plume blanche. Bottines de satin français. Gants de chevreau.



MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

Maison Fauvet, 4, rue Ménars.

FLEURS ET COIFFURES.

M. Tilman, fournisseur de S. M. l'Impératrice et de S. M. la Reine d'Angleterre, 104, rue Richelieu.

NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE, BOIS SCULPTÉS.

Audot, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

BIJOUX EN CHEVEUX.

M. Lemonnier, 10, boulevard des Italiens, passage de l'Opéra.

CORSETS.

Madame Josselin, à Paris, 27, rue Louis-le-Grand; et à Londres, 47, Davies street, Berkely square.

SPÉCIALITÉ DE CONFECTION DE ROBES, FABRIQUE DE FOURRURES.

Madame Léon Durand, à la Présidence, 4, rue de la Chaussée-d'Antin.

CACHEMIRES FRANÇAIS.

M. Biétry, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 41, boulevard des Capucines.

SPÉCIALITÉ DE RUBANS GAUFRÉS.

M. L. Desterbecq, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau.

PORCELAINES ET CRISTAUX, SERVICES DE TABLE, SURTOUTS DE TABLE, BRONZE DORÉ.

MM. Lahoche et Pannier, maison de l'Escalier de Cristal, Palais-Royal, 462 et 464. Pour les voitures, 43, rue de Valois. — **Récompenses obtenues aux diverses expositions, 6 médailles.**

LOUISE.

(SUITE ET FIN.)

FRANTZ A ALBERT.

Épargnez-moi, cher Albert, de vous faire assister à la scène si déchirante de la mort du fils de Louise; vous pouvez vous l'imaginer. Elle a été folle de désespoir. Elle ne voulait plus quitter ce pauvre cher petit être qu'elle avait tant aimé; elle ne voulait pas croire qu'il eût cessé de vivre. Tout ce qu'elle lui disait pour le

rappeler à la vie, certes l'y eût ramené s'il nous était donné d'entendre encore la voix de nos mères au delà du tombeau.

Toutes les cérémonies de l'enterrement sont terminées. Louise a voulu que le tombeau de son fils fût élevé dans le parc de son château de Lagny. J'ai voulu m'y opposer, voyant en cette intention un éternel sujet de regrets pour elle. Elle m'a objecté qu'elle ne concevait pas que l'on pût aller pleurer dans les cimetières, où la douleur est si peu respectée par l'innombrable quantité de curieux qui les visitent et les profanent en riant souvent au milieu des tombes. N'est-ce pas la vie narguant la mort?

Je ne vous conseille pas de vous présenter de suite chez Louise quand vous aurez votre congé. Il y a des douleurs qui imposent la plus profonde discrétion. Il me semble que ce serait commettre un sacrilège que d'essayer de distraire Louise du malheur qui l'a frappée. Vous réveilleriez en elle, par votre présence, le souvenir de tout son passé; vous savez s'il fut triste?... Puisque nous n'avons que des fleurs et des larmes à répandre sur le tombeau de son fils, faisons-le en silence, laissons-la à ses regrets. La nature des choses d'ici-bas, ainsi qu'elles sont réglées, nous la rendra dans un temps plus ou moins rapproché. Épargnons-lui le spectacle de notre propre tristesse, que nos paroles de consolation lui arrivent sans nous, elle en fera du moins ce qu'elle voudra, selon les dispositions de son esprit. Être près d'elle, ce serait la forcer à changer le cours de ses idées, et vous savez que je ne pense pas que ce soit le bon moyen pour des êtres bien organisés. Je n'ai jamais cru à la sincérité de ces gens qui ne veulent pas, à tout prix, qu'on leur rappelle l'objet qu'ils devraient regretter, sous prétexte que cela leur fait trop de mal, qu'ils sont trop sensibles; indignes mensonges d'une conscience qui se juge!

Vous avez déjà compris, cher Albert, que votre présence lui serait plus qu'aucune autre embarrassante? Car les douleurs les plus vives ne guérissent pas l'amour, elles le diminuent pendant quelque temps. A cette heure, Louise est convaincue qu'elle n'aura plus au monde qu'une pensée, celle de son enfant... Son horizon, c'est un tombeau. Nous n'existons pas pour elle, nos noms sont effacés par son malheur. Seulement, à son insu, chaque heure en passant essuiera ses larmes et finira par les sécher toutes; les regrets se renfermant en son cœur, l'expression d'une tendre mélancolie se répandra sur son beau visage; puis un jour, sans qu'elle se le puisse expliquer, un sourire viendra rouvrir ses lèvres... Quoi! se dira-t-elle dououreusement étonnée, j'ai pu rire?... Des pleurs rachèteront ce retour vers la vie commune, retour infailible, car Dieu le veut ainsi!

Eh bien, mon ami, alors, seulement alors, vous viendrez déposer l'hommage de votre cœur et de votre foi aux pieds de votre Louise bien-aimée. Elle pourra vous revoir sans trouble, toutes ses chaînes seront

tombées, aucun devoir ne pèsera plus sur elle. Elle aura passé courageusement par les épreuves que le sort lui a imposées; son courage n'a point failli.

Neus la retrouverons d'autant plus admirable qu'elle s'est fortifiée dans la lutte, et que son caractère s'est développé au milieu des situations les plus pénibles.

Elle est marquée du sceau des grandes et belles natures.

ALBERT A FRANTZ.

J'arrive du château de Lagny. J'étais fou de douleur. J'ai cédé à je ne sais quel puissant et irrésistible entraînement. Comme vous le pensez, je ne me suis pas montré au château, vos avis à ce sujet m'étaient présents, mais j'allai trouver le jardinier. Il me reconnut. Je le priai de me recevoir chez lui pour la nuit seulement, et lui recommandai de taire mon arrivée.

— Dans quelle partie du parc se trouve le tombeau de M. Paul d'Escars? lui dis-je.

— Tenez, monsieur, il est là-bas sous ces grands peupliers.

— Et madame d'Escars, savez-vous à quelles heures elle vient au tombeau de son fils?

— Oh! monsieur, la pauvre chère dame, elle y est presque constamment, que ça fait pitié à voir; elle est si changée!

— Savez-vous si elle y est en ce moment?

— Voulez-vous que j'aille m'informer, monsieur?

— Oui, je le veux bien, mais que ce soit adroitement.

— Soyez tranquille, monsieur; attendez-moi là, je serai bientôt revenu.

En effet, quelques minutes après, j'eus la certitude d'être seul auprès de ce pauvre enfant.

A quel point je fus ému en m'agenouillant à la place que venait de quitter Louise, je ne puis l'exprimer: mon cœur battait à rompre ma poitrine, mes regards cherchaient malgré moi dans l'espace, et pourtant je ne voulais pas la revoir en cette circonstance! Le tombeau de Paul est bien celui d'un enfant, les fleurs y abondent; il est environné des grâces de la nature. Sept heures du soir sonnaient à l'horloge du village; le soleil déclinait à l'horizon et projetait ses derniers rayons sur les rosiers du Bengale qui entourent le petit monument.

Je me mis à prier. Je penchai ma tête dans mes mains, et j'oubliai la terre. Ma pensée remonta au ciel, je vis le fils de Louise parmi les anges; il me souriait, ce qui me fit pleurer. Il m'eût aimé! me dis-je intérieurement.

Le soleil avait disparu. Les teintes douces du crépuscule tombaient lentement sur la terre... Je me levai, j'allais partir, Frantz, Louise était agenouillée près de moi... Je me jetai à ses pieds, je baisai ses mains toutes refroidies, elle me regarda avec attendrissement, comme si elle m'eût attendu, elle me remercia de ma démarche, me raconta la mort de son pauvre

enfant en pleurant amèrement, me parla de vous, de votre bonté, et enfin me quitta sans me rien dire de plus. Elle a pensé sans doute que j'étais descendu au château. Je retournai chez le jardinier, auquel je remis une lettre pour Louise : cette lettre lui disait que je me faisais un devoir de respecter sa douleur en m'éloignant, que j'étais néanmoins à ses ordres si elle avait le désir que je revinsse auprès d'elle.

Depuis que j'ai revu Louise, cher Frantz, tous les mouvements tumultueux de mon cœur sont calmés. La présence de cette femme comporte quelque chose de si élevé et de si pur, qu'il est impossible de n'être pas dominé par le respect qu'elle inspire. Avant de la revoir, il existait en moi et malgré moi une sourde agitation ; je croyais ne pouvoir supporter ni sa présence ni les regrets qu'elle m'a exprimés ; j'étais toujours un peu jaloux, tout en trouvant que je n'avais pas le droit de l'être, j'étais enfin malheureux ! Aujourd'hui, cher Frantz, je ne sais bien qu'une chose, c'est que je l'aime plus encore ; le sort qu'elle me réserve sera peut-être bien rigoureux, mais jamais, non, jamais je ne cesserai de l'adorer comme la personnification des sentiments les plus dignes et les plus élevés de l'âme humaine. Cette femme a compris tous ses devoirs et les a tous remplis ! Nous sommes ses élus, cher Frantz, ne cherchons point ici-bas un bonheur plus grand.

FRANTZ A ALBERT.

En vous écrivant cette lettre, cher ami, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement. Il y a deux ans, à la même époque, je rentrais à Paris à la suite d'une mission diplomatique.

Mais quelle différence ! Et j'en remercie Dieu. Alors je trouvai ma chère Louise au comble du désespoir... Qui peut voir indifféremment le spectacle d'une mère perdant son enfant?... Aujourd'hui je reviens à Paris, mes premiers pas sont pour Louise encore. L'hôtel d'Escars est resplendissant de lumières, les salons sont encombrés de monde ; je les traverse tous, et bientôt mes hommages sont aux pieds de la reine de la fête. On va signer au contrat de mariage de Louise, elle n'attend plus que moi, dit-elle, pour se croire tout à fait heureuse. Qu'elle est belle ainsi, cher Albert ! Toutes ses grâces sont revenues avec le bonheur, et surtout ce sourire enchanteur qui n'appartient qu'à elle ; elle est d'une merveilleuse beauté : ses attraits défient sa toilette de lui ajouter une séduction, et pourtant aucune des femmes qui l'entourent n'est habillée avec ce goût que rien n'égale, et dont elle a seule le secret !

Je vous écris cette lettre, mon ami, parce que je viens de trouver en rentrant un ordre de départ. J'espérais assister à la cérémonie de votre mariage, — mon cher ministre en a décidé autrement. — Il me faut obéir, être privé du bonheur de vous voir enfin arrivé au but de vos plus chères espérances. Du moins nous sommes au port.

Comme les voies de la Providence sont impénétrables, cher ami ! Par quelles épreuves n'avez-vous pas passé pour atteindre le but si ardemment désiré de votre vie?... Les regrettez-vous ces épreuves ? Je ne le pense pas, elles vous ont donné, à l'un et à l'autre, la mesure irrécusable des sentiments qui ont rempli vos âmes. En épousant Louise d'Escars, vous êtes bien plus assuré de l'amour de Louise de Théberge.

Adieu donc, cher et heureux Albert, pour n'avoir plus besoin de moi, ne me laissez pas ignorer, quand je vais être loin de vous encore, tout le bonheur que vous avez enfin conquis par la sincérité et la constance de votre amour.

ALPHONSINE MASSON.

ALAMONTADE.

(SUITE.)

— C'est justement le mystère.

— Mais c'était charmant, n'est-ce pas, Colas ? Le lendemain matin je me plaignis d'étourdissements. Je le fis dire à ma femme, qui m'apporta immédiatement de sa main l'essence. Le médecin était prévenu. On put ainsi combattre immédiatement le poison. D'ailleurs je n'en avais mis qu'une quantité insignifiante.

— Mais que dis-tu donc là, Bertollon ? Alors ta femme serait entièrement innocente ?

— C'est justement là le plus plaisant de la chose, et tu t'es égosillé à plaider pour rien. Mais bois donc, ça te referra. Eh bien, c'était un coup adroitement mené. Ma femme doit croire qu'elle est ensorcelée ; car elle ne sait pas que j'ai pour toutes ses armoires un excellent passe-partout.

— Mais....., fis-je, Et l'horreur me dégrisa tout à coup.

— Que pas une âme n'en sache rien. Toi, Colas, tu es mon seul confident, vois-tu ; et cela pourrait encore mal finir. Dans ma précipitation, j'ai brisé dans l'armoire aux drogues un petit flacon de liqueur rouge, et j'ai oublié de l'enlever. Enfin, en somme, je suis heureux, Colas. Tu dois l'être aussi. Je te jure que le jour où j'épouserai Julie, on célébrera aussi ton mariage avec Clémentine. Mais qu'as-tu donc, mon ami ? Tu te trouves mal ? Prends, voilà de l'eau. Le champagne ne te réussit jamais. » Il passa un bras autour de moi pendant que de l'autre il me tendait le verre. Je le repoussai avec horreur. Ma tête n'était troublée que de ce que j'avais entendu.

« Va te coucher, » me dit-il.

Je le quittai, et il s'en alla en chancelant et en riant derrière moi.

XXIII.

Le matin était près de paraître que je ne sentais encore aucun sommeil. Je ne m'étais pas déshabillé; je parcourais ma chambre en tous sens dans la plus violente agitation. Quelle nuit! Qu'avais-je appris? Je ne pouvais pas encore croire à un crime aussi monstrueux. Précipiter dans la prison et dans un déshonneur éternel une femme innocente et vertueuse, qui n'avait jamais fait aucun mal à son mari! Abuser de son ami pour l'engager à défendre une accusation mensongère, et pour déchirer l'innocence de tortures plus affreuses que la mort!

J'aimais à croire que Bertollon n'avait voulu que mettre mon amitié à l'épreuve. Comment, après un acte aussi épouvantable, aurait-il pu jamais oser porter un verre de vin à sa bouche, quand chaque goutte de cette liqueur l'exposait à trahir son secret? Comment aurait-il pu se découvrir impudemment dans toute son atrocité à un honnête homme? Mais je voulais en vain me tromper. Ses expressions sur moi, sur sa malheureuse femme, et comme il me l'aurait volontiers cédée... Hélas! tout cela n'était que trop certain! Une lueur m'apparut au milieu de l'obscurité de ses premiers plans. Je me souvins des différents discours auxquels il se plaisait, et que c'était lui qui m'avait introduit auprès de madame Bertollon, et qu'il n'avait jamais voulu douter de notre vertu à tous deux. Et, quand il me peignait la vivacité et la dissimulation de sa femme, c'est vraisemblablement qu'il se préparait déjà à la charger d'un crime. Sans doute il regrettait que je n'eusse pas été un adultère.

Le matin arriva; j'étais toujours dans la même perplexité. Il fallait sauver l'innocence; mais je ne le pouvais sans perdre mon bienfaiteur, mon premier, mon seul ami. L'excès seul de son amitié pour moi lui avait arraché l'horrible secret. Devais-je le trahir? Je lui devais mon bonheur. Était-ce la main qui avait regu de lui tant de présents qui devait le précipiter dans l'abîme? Ah! et fallait-il que je perdisse le seul ami que j'eusse, et que j'aimais encore malgré moi?

« Malheureux enchaînement des circonstances! me disais-je en soupirant; pourquoi devais-je être condamné à jeter l'innocence dans les fers ou à tuer mon bienfaiteur? »

Mais ma conscience me criait : « Sois juste avant de vouloir être bon. Quelles que doivent être les suites de l'accomplissement d'un devoir, et dùt-il nous coûter ce que nous avons de plus cher, rien ne doit nous retenir quand il s'agit de la vertu. Retombe dans la pauvreté et rentre seul et sans ami dans le monde; seulement sauve ta liberté, et conserve la conscience que tu as agi en honnête homme. Il y a un Dieu, sois pur comme lui. »

J'écrivis au commissaire de police du quartier de se rendre aussitôt chez moi pour une affaire des plus

pressées. Il vint. Je me rendis dans la chambre de Bertollon et l'officier resta devant la porte.

Bertollon dormait encore. Je tremblais. L'amour et l'amitié me dominaient. « Bertollon, » lui dis-je tout bas en l'embrassant.

Il s'éveilla. Je lui adressai quelques mots indifférents pour ranimer ses idées.

« Dis-moi, fis-je enfin, ta femme est-elle vraiment innocente? Est-il sûr que c'est toi qui as versé du poison dans l'essence? »

Il m'envisagea avec des regards fixes et pénétrants : « Silence, me dit-il.

— Mais, Bertollon, ce mot seul est une confirmation de l'aveu de cette nuit. Je t'en conjure, mon ami, rassure-moi. Est-ce toi qui as tout fait? Ou bien voulais-tu seulement...? »

Bertollon se leva sur son séant et me dit : « J'espère que tu seras discret!

— Mais parle donc, Bertollon. C'est aujourd'hui que le tribunal doit rendre l'arrêt contre ta femme. Ne laisse pas périr l'innocence.

— Quelle fureur t'emporte, Colas? Aurais-tu envie de trahir ton ami? »

En disant ou plutôt en murmurant ces mots, il semblait violemment agité. Il était devenu très-pâle; ses lèvres étaient violettes, et son regard horriblement fixe. Tout ne me prouvait que trop clairement qu'il avait conscience des choses qu'il avait dites dans l'ivresse de la nuit, et qu'il tremblait en voyant que son secret n'était pas en sûreté chez moi.

Je lui mis la main sur l'épaule et lui murmurai à l'oreille : « Bertollon, habille-toi. Prends beaucoup d'or sur toi et fuis : je me charge du reste. »

Avec des yeux qui auraient voulu me donner la mort, il demanda : « Pourquoi? »

— Fuis, lui dis-je; il en est temps encore.

— Pourquoi? répéta-t-il. As-tu dans l'idée..... ou peut-être déjà...?

— Par tout ce qui t'est cher et sacré, fuis, » lui dis-je. Pendant que je lui murmurais ces mots, il se précipita hors de son lit et courut en chemise par la chambre, comme s'il cherchait quelque chose. Je crus que dans son trouble il avait oublié que ses vêtements étaient sur son lit. Je me penche pour les lui passer, un coup de pistolet part et du sang rejaillit sur ma poitrine.

Aussitôt la porte saute et le commissaire de police entre épouvanté. Bertollon, tenant encore dans une main le pistolet déchargé et un second pistolet dans l'autre, regarda avec stupeur cette apparition inattendue.

« Infâme chien! » me cria-t-il avec un geste affreux de désespoir; et il me lança à la tête avec rage le pistolet déchargé. Un nouveau coup partit. Bertollon s'était tué. Il chancela contre moi. Je le reçus dans mes bras. Il avait la tête fracassée.

Je tombai moi-même sans connaissance. Je ne revins



Compte Lacroix

L. L. L. 765

LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M^{me} Fauvel. Chapeau et Coiffure des dames Noël. Lingerie de
M^{me} Colas. Chaussures d'Goldrinet. Gants et Parfums de Faucher Laboullée.
Ayuntamiento de Madrid

à moi que dans ma chambre, par les soins des médecins et des domestiques; ma blessure à l'épaule avait été visitée et pansée, et n'offrait aucun danger.

XXIV.

Tout était dans un grand désordre. Plusieurs des amis de Bertollon m'entourèrent. Tous m'accablaient de demandes.

Je me débarrassai d'eux, et, dès que j'eus repris mes forces, je changeai de vêtements et fis chercher une chaise pour me transporter au palais de justice.

Le bruit du suicide de Bertollon s'était déjà répandu dans la ville. Une foule immense assiégeait sa maison. Dès qu'on sut que je me rendais au tribunal, les groupes de curieux suivirent ma chaise.

Déjà le tribunal avait prononcé en séance secrète la condamnation de madame Bertollon. J'arrivai au moment même où elle entrait dans la salle pour entendre prononcer sa sentence publique.

Je demandai à parler pour faire des communications importantes. La parole me fut donnée, et il se fit un tel silence dans toute la salle que toutes les poitrines semblaient ne plus respirer.

« Messieurs, dis-je, je n'ai été jusqu'ici que l'accusateur de l'innocence. Je viens la sauver et lui faire obtenir le triomphe qui lui est dû. Trompé par les apparences et abusé par l'homme que je croyais mon ami, je me suis rendu complice involontaire d'une atrocité inouïe. L'infortunée dont vous allez prononcer la sentence n'est pas coupable. »

Aussitôt je fis un récit exact de ce qui s'était passé la nuit précédente. Je racontai le suicide de Bertollon après avoir échoué dans sa tentative de m'ôter la vie. J'avais amené comme témoins le commissaire de police et Jacques le Boiteux, qui se rappelait avoir vu, la veille de l'empoisonnement, M. Bertollon sortir de la chambre de sa femme une lumière à la main.

Un semblable dénouement, après la victoire éclatante que j'avais remportée sur mon adversaire M. Ménard, n'était attendu de personne. Pendant mon discours, l'étonnement et l'horreur se peignaient sur tous les visages. Dès que j'eus fini de parler, il y eut un grand tumulte, et le tumulte devint un véritable transport. Mon nom était répété par la foule avec enthousiasme, et tous les yeux étaient mouillés de larmes.

Il n'y avait plus moyen de faire régner l'ordre dans la salle. Madame Bertollon avait perdu connaissance au milieu des félicitations de ceux qui l'entouraient. Le vice-gouverneur de la province, que le hasard ou la curiosité avait amené dans la salle, parent du maréchal de Montreval, se leva du siège d'honneur qu'il occupait, et vint m'embrasser publiquement. M. Ménard suivit son exemple au milieu des transports de la foule enthousiasmée.

Je me fis conduire auprès de madame Bertollon. Mes genoux pliaient; je tombai épuisé devant elle en pressant mes yeux humides contre sa main.

« Pouvez-vous me pardonner? » balbutiai-je.

Elle me regarda avec un amour indicible et un sourire céleste.

« Alamontade, » soupira-t-elle tout bas; et ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage.

La séance dut être remise; les juges m'embrassèrent. Je voulus en vain revenir à madame Bertollon. Le tumulte était trop grand; on me ramena au milieu d'une foule empressée qui m'accablait d'hommages jusqu'au bas de l'escalier du palais.

Au moment de monter dans ma chaise, je fus abordé par un jeune homme très-bien mis.

« Vous ne pouvez pas, monsieur, me dit-il, rentrer sans les sentiments les plus pénibles dans une maison où se trouve le corps d'un suicidé, et qui est pleine pour vous des plus affreux souvenirs. Accordez-moi, monsieur, je vous prie, l'honneur de vous recevoir chez moi, au moins en attendant. »

Cette invitation, faite avec tant de cordialité, était tout à fait inattendue pour moi. Des larmes brillaient encore dans les yeux du jeune homme. Il me pria avec tant d'instances que je ne pus refuser. Il me pressa la main avec feu et reconnaissance, donna un ordre aux porteurs et disparut.

Suivi à travers la ville par les cris de joie de la foule, j'arrivai enfin, mais très-lentement, à la maison de mon ami inconnu. Je remarquai seulement qu'elle était dans le voisinage de celle de Bertollon, et dans la rue où demeurait Clémentine, ce qui, malgré mon enivrement et mon trouble, était une agréable découverte.

On ouvrit la chaise sous le vestibule. L'aimable inconnu m'attendait déjà. Je me vis dans une grande et magnifique maison; deux domestiques en livrée m'aidèrent à monter un escalier de marbre.

XXV.

Tout ce que la vie renferme de plus attrayant et de plus horrible s'était réuni pour moi dans un espace de quelques heures.

On ouvrit une porte à deux battants; quelques dames s'avancèrent au-devant de moi. La plus âgée m'adressa ces mots: « J'ai bien des obligations à mon neveu qui me procure l'honneur de voir chez moi le noble et généreux sauveur de l'innocence. »

Qui peindra mon trouble? c'était madame de Sonnes, et Clémentine était derrière sa mère. Je voulus murmurer quelque réponse à ces paroles toutes gracieuses, mais je n'avais plus aucune force. La nuit affreuse que j'avais passée, la perte de sang que j'avais faite le matin, toutes les émotions violentes auxquelles j'avais été en proie m'avaient entièrement épuisé. La vue de Clémentine me paralysait. Je ne vis qu'elle, sans pouvoir parler, jusqu'à ce que les formes et les couleurs se brouillèrent devant mes yeux dans une confuse obscurité.

Il me fallut garder le lit et la chambre durant plu-

sieurs semaines. La fièvre s'était jointe à la douleur de ma blessure. Le jeune M. de Sonnes ne me quittait jamais; il avait fait venir de la maison de Bertollon le peu de choses que je possédais. On apporta aussi la harpe; mais la couronne manquait, on ignorait le prix qu'elle avait pour moi.

Cependant madame Bertollon avait été rendue à la liberté. M. de Sonnes me raconta que l'infortunée était partie aussitôt de Montpellier et s'était retirée dans un couvent. En même temps il me remit une lettre qui m'était envoyée à l'adresse de madame de Sonnes.

« Sans doute, dit-il, c'est madame Bertollon qui remercie son bienfaiteur! »

Je pris la lettre d'une main tremblante, je la lus dès que je fus seul. Elle ne m'a plus quitté depuis ni dans le bonheur ni dans l'adversité.

La voici :

« Abbaye de Saint-G... à V..., le 14 mai 1702.

« Adieu, Alamontade! ces lignes, les premières que j'écris à un homme, seront aussi les dernières. J'ai cherché un refuge contre les orages du monde dans le port tranquille de ces murs sacrés. Je me suis séparée sans peine de tout ce qui m'était cher autrefois; je n'ai emporté du monde que les blessures qu'il m'a faites.

« Ah! que n'y ai-je aussi laissé mes blessures et mes souvenirs! Mais elles me restent pour me rendre plus aimable la mort, maintenant le dernier de mes amis.

« A la fleur de l'âge, je porte le voile de veuve. Ce voile montre aux yeux des hommes une douleur que je ne sens point, et lui en cache une autre qui me consume.

« Oui, Alamontade, je ne rougis point, même aujourd'hui, même dans ce lieu sacré, de reconnaître ce que je n'ai pu vous cacher, que je vous aimais. Vous le saviez, vous le saviez. Ah! c'est vous qui avez enfoncé le poignard dans un cœur qui ne battait que pour vous. Cruel, vous m'avez trompée, vous ne m'avez jamais aimée. Que mon malheureux époux ait voulu me noircir du crime le plus atroce, je n'en ai pas été émue, non; mais qu'Alamontade ait pu me croire coupable et se faire mon accusateur, lui pour qui j'eusse donné ma vie, cela a brisé à jamais mon âme.

« Pourtant non! Pas de reproches. Noble et cher ami, tu étais innocent. Trompé par les apparences, tu n'as fait que sacrifier ton inclination à l'amitié et à la justice. Tu voulais avant tout n'être que malheureux et ne pas être ingrat. Je le sens bien : la femme d'un autre ne devait pas t'aimer, et avec mon amour coupable je n'étais pas digne de toi.

« Je le sentais toujours, et j'allais toujours faiblissant dans ma lutte contre ma passion. Il n'y avait pas d'être plus malheureux que moi, lorsque chacun de tes regards et de tes baisers allumait en moi une flamme qu'ils auraient dû éteindre. Dans un moment de désespoir, je voulus me donner la mort pour ne pas demeurer exposée au danger de perdre ma vertu. C'est alors

que je fis chercher le poison. Il m'était destiné, parce que je t'aimais trop. Voilà, cruel, le secret que ma honte m'eût empêchée d'avouer, même au milieu des tortures. Hélas! c'est toi, la cause de tous mes maux, qui voulais me faire répondre sur ce sujet devant le tribunal.

« Tu ne m'as jamais aimée. Tu ne souffriras pas de notre séparation. Je m'étais trompée moi-même; il est juste que je sois punie de mon aveuglement. Le monde me plaint; mais sa compassion ne saurait me consoler, et la tienne même, mon ami, ne ferait qu'augmenter ma douleur, loin de l'adoucir.

« Je vois ici, dans les murs de ce couvent, le terme de mon court pèlerinage. Les tilleuls qui sont devant les barreaux de ma fenêtre couvrent de leur ombre la petite place où doit être ma tombe. C'est là qu'est ma consolation.

« Ah! combien il est triste d'être ainsi isolé dans le monde! Et je suis seule, car personne ne m'aime. Mes amies m'ont déjà oubliée au milieu de leurs cercles joyeux. Mes souffrances ne troublent point leurs plaisirs. Je me flétrirai comme la fleur qui croît solitaire et inconnue. Elle ne donne et ne ressent aucune joie; elle disparaît sans laisser de trace de son existence.

« O toi que j'ai seul aimé, reçois ces lignes comme une lettre d'adieu. Un cœur brisé a dicté les paroles, une main mourante les a écrites. Je n'ai fait qu'accomplir un dernier devoir. Ne trouble mon repos d'aucune réponse; je ne recevrai plus de lettres et je veux ne jamais te voir. Je prierai Dieu pour ton bonheur, je te consacrerai mon dernier soupir, et c'est avec ta pensée toujours présente que la mort me conduira dans une vie meilleure.

» AMÉLIE BERTOLLON. »

Et je ne revis jamais l'infortunée. Elle succomba avec toute sa vertu. Je ne l'ai jamais oubliée; souvent j'ai pleuré en pensant à elle.

XXVI.

Pendant toute la durée de ma maladie, madame de Sonnes et Clémentine m'avaient fait de fréquentes visites. Elles ne venaient jamais me voir comme un étranger, mais comme un parent ou un frère.

Madame de Sonnes était une femme très-distinguée, d'un esprit vif et de beaucoup d'instruction. Elle semblait ne pas vivre pour elle, mais seulement pour les autres. Toujours occupée à faire plaisir et à rendre service, elle savait toujours paraître l'obligée de ceux qui ne rougissaient pas de recevoir d'elle des services. Ses bienfaits se présentaient toujours sous le voile de la reconnaissance.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCEAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

* * Mademoiselle Rachel est à Cannes, et les dernières nouvelles d'elle sont plus rassurantes, quoiqu'elles laissent encore de vives inquiétudes à ses amis. Mademoiselle Rachel reçoit dans une charmante maison, voisine de Cannes, une hospitalité des plus affectueuses. Elle est entourée de soins et de prévenances, et l'on espère que le soleil du Midi et le climat enchanteur de ce coin de la Provence pourront lui rendre la vie.

Chose singulière, la réputation de mademoiselle Rachel est plus grande, plus entière, plus glorieuse dans cette campagne éloignée qu'elle ne l'est à Paris. Et cependant, jamais ces paysans n'ont vu *Phèdre*. Ils n'ont jamais vu dans la salle remplie la tragédienne, électrisée par tout ce monde attentif, se montrer grande, touchante, terrible. Ils ne l'ont jamais vue à l'aise dans ce délire de la passion antique, belle, douloureusement inspirée par le dédain, par la fureur, par le remords, par l'amour. Ils n'ont jamais suivi la douleur, le délire, l'agonie de la fille de Pasiphaé. Nous, ingrats que nous sommes, nous l'avons vue, nous l'avons applaudie, mais, jaloux de son talent qu'elle prodiguait au dehors, nous avons déserté ses autels pour sacrifier à d'autres dieux de l'Olympe sacré.

Il y a une dizaine d'années, mademoiselle Rachel jouait *Phèdre* au Théâtre-Français : la salle était comble, comme toujours ; dans la loge royale était un homme jeune encore, vêtu d'un splendide costume oriental, suivi d'officiers couverts de diamants. Il penchait sur le bord de la loge sa belle tête pensive au sourire mélancolique, et, la main perdue dans sa longue barbe de mahométan blanchie avant l'âge, il dardait sur la tragédienne son regard intelligent.

Il ne comprenait pas les paroles, mais il regardait, il écoutait de l'œil, il devinait le jeu actif et régulier de ces passions que l'antiquité seule a pu rendre supportables en les mêlant à des croyances.

Le voyageur était le bey de Tunis. Son attention clairvoyante émut beaucoup mademoiselle Rachel. A la façon attentive dont l'illustre étranger avait saisi tous ses gestes, toutes ses expressions, tout le jeu de sa physionomie, elle devina qu'il avait tout compris. Elle voulut savoir ce que le bey avait dit d'elle ; voici ce qu'on lui rapporta :

Comme la salle enthousiasmée rappelait Rachel à grands cris, un général illustre, aide de camp de Louis-Philippe, demanda au bey encore tout ému :

— Que pense Votre Altesse de cette tragédienne ?

— Je pense, répondit le bey en suivant du regard la tragédienne qui revenait saluer son public encore tout émue, toute haletante, je pense que c'est une âme de feu enfermée dans un corps de gaze.

Mademoiselle Rachel fut extrêmement sensible à ce compliment oriental et ne l'oublia jamais. Il y a quelques jours, elle se trouvait mieux : son médecin lui permettait de parler un peu. Elle rappela cette anecdote et répéta le mot, puis elle ajouta en poussant un douloureux soupir :

— Vous voyez qu'il avait raison, le feu a brûlé la gaze.

Les deux fils de mademoiselle Rachel, Alexandre et Gabriel, sont auprès d'elle en ce moment, et, malgré les faibles espérances que l'on a conçues, on n'a pas encore osé les laisser repartir pour Paris.

* * Les demandes adressées à la grande chancellerie de la Légion d'honneur par d'anciens militaires, pour obtenir la médaille de Sainte-Hélène, ont donné lieu à quelques épisodes singuliers.

Un des postulants a présenté à l'appui de sa réclamation le brevet d'une arme d'honneur reçue en 1800 à la suite de la bataille de Hohenlinden, où il avait été blessé. Il avait conservé cette pièce sans se douter que la loi du 29 floréal an X, portant création de la Légion d'honneur, contenait un article ainsi conçu :

« Sont membres de la Légion tous les militaires qui ont reçu des armes d'honneur. »

Un autre, retiré du service en 1813, a présenté un brevet de chevalier de la Légion d'honneur qu'il avait reçu à cette époque, mais dont, faute sans doute de savoir lire et d'en connaître la valeur, il n'avait jamais songé à réclamer le bénéfice.

Ainsi ces deux hommes se trouvaient sans le savoir chevaliers de la Légion d'honneur, le premier depuis la création de l'ordre, en 1802, et l'autre depuis 1813.

La position de ces deux vieux militaires a été immédiatement régularisée, et il a été fait à chacun d'eux rappel de cinq années du traitement de légionnaire, la loi ne permettant pas de faire remonter plus haut le bénéfice des arrérages.

Parmi les anciens militaires qui ont réclamé la médaille de Sainte-Hélène, on a remarqué l'acteur Arnal. En effet, Arnal exerçait à Paris la profession de ciseleur lorsqu'en 1813 il s'enrôla volontairement dans les pupilles de la garde impériale, corps institué par l'empereur pour recevoir, dès l'âge de quatorze ans, les enfants destinés à entrer plus tard dans la garde. Arnal passa en effet dans les tirailleurs, où il fit la campagne de Saxe en 1813 et celle de France en 1814.

* * On cite dans le voisinage de la ville de Durango (Espagne) un laboureur qui a atteint l'âge de cent dix ans ; non-seulement il conserve toutes ses facultés intellectuelles, mais encore il travaille aux champs et fait de longues courses.

* * A l'Exposition de Saint-Germain, un prix destiné à la meilleure collection de plantes médicinales a été obtenu par M. Landier. Citons les légumes, et

notamment les cucurbitacées de M. Langlois; le cerfeuil bulbeux monstre de M. Vivet; les ignames de M. Rémond; les poires de madame Corbie, pépiniériste au Pecq, ses quatre poires *belle angevine*; les pommes, les poires, les pêches de M. Herbin; les chasselas de M. Crapotte, horticulteur à Conflans-Sainte-Honorine, etc., etc.

Cette exposition est la douzième de la Société horticole de Saint-Germain; elle témoigne de l'heureuse influence qu'a eue cette société sur les progrès de l'horticulture dans le département.

Fêtes charmantes que celles de ces sociétés fleuries. La plus ancienne de toutes est la fête de saint Fiacre, patron des jardiniers, qui se célèbre aux églises Sainte-Marguerite, au faubourg Saint-Antoine, et Saint-Médard, au faubourg Saint-Marceau. Ces églises sont alors ornées des plantes les plus rares, de guirlandes et de bouquets; des chœurs de jeunes jardinières vêtues de blanc offrent à l'autel des corbeilles de fleurs et de fruits magnifiques. L'encens fume, les chants s'élèvent sous les voûtes sonores; c'est comme un souvenir touchant et poétique des fêtes païennes de Flore et de Pomone; c'est même mieux qu'un souvenir, car je ne crois pas qu'il y ait eu interruption entre les fêtes païennes de ces gracieuses divinités chez les peuples gallo-romains et les fêtes de saint Fiacre chez les jardiniers français.

*** Nous lisons dans le *Morning-Herald* du 9 octobre : « Parmi les services imprimés pour être lus le jour de l'humiliation nationale, 4,000 exemplaires avaient été préparés pour les évêques et hauts dignitaires de l'Eglise anglicane; 49,000 étaient destinés à l'usage des clergés de paroisse. Il a été vendu 4,400,000 exemplaires au prix de 2 sch. 6 d. les 400 exemplaires pour le commerce, et 3 sch. 6 d. pour 100 exemplaires destinés à être distribués par le clergé.

» Un spéculateur aventureux, au palais de Cristal, en avait acheté 4,000 exemplaires, espérant bénéficier parmi l'auditoire de M. Spurgeon; il a fait une mauvaise affaire : plus de 3,000 exemplaires ont été rendus par lui aux imprimeurs de la reine. Deux exemplaires reliés en velours noir ont été offerts à la reine et au prince-époux, et un relié en maroquin noir à chaque membre de la famille royale. On avait réservé au prince de Galles la distinction toute spéciale de lui faire relire en noir un exemplaire contenant en regard une traduction en dialecte du pays de Galles.

*** On parlait récemment d'un seul pied de vigne qui avait produit quatre cent et quelques grappes; c'est peu de chose auprès du fameux cep de Besançon, qui, de 1730 à 1740, produisit une moyenne de cinq mille grappes par an. L'origine de ce pied de vigne était, du reste, assez singulière. Un habitant de Besançon, se promenant à la campagne, dans un jardin où l'on tailait des vignes, ramassa une branche coupée sur une

treille de muscat blanc, et la porta tout le jour dans sa main, en guise de canne. Rentré chez lui, il la fit servir de tuteur à un œillet qu'il cultivait sur sa fenêtre.

L'année suivante, il s'aperçut que sa canne avait pris racine et commençait à bourgeonner. Au bout de deux ans, le cep prospérant de mieux en mieux, il le planta à l'angle des deux ailes de sa maison, qu'il ne mit pas plus de huit années à couvrir entièrement d'un feuillage épais.

*** On écrit de Lingolsheim :

« Il se trouve dans le jardin de M. Schwester, à Lingolsheim, trois pommiers qui pendant les chaleurs de l'été ont été complètement desséchés; toutes leurs feuilles étaient tombées et les pommes seules étaient restées suspendues aux branches dénudées. Mais voici que, sous l'influence de la pluie et du beau temps, ces arbres ont fleuri de nouveau; de nouvelles feuilles vertes ont poussé, et ils présentent en ce moment le singulier phénomène de porter des pousses nouvelles, des fleurs et des fruits mûrs. »

*** On écrit de Naples :

« On vient de découvrir à peu de distance des Camaldules, dans une église qui paraît avoir été détruite il y a des siècles par un tremblement de terre, des peintures à fresques qui doivent appartenir au douzième siècle, et qui témoignent de la haute position qu'occupait ici l'art chrétien au temps de la domination des Normands. Relativement à l'histoire de l'art, ces fresques offrent assurément le plus grand intérêt; il est seulement fâcheux qu'elles soient assez fortement endommagées. »

*** On écrit de Constantinople, le 3 octobre, au *Constitutionnel* :

« Le prince de Joinville s'est embarqué, il y a trois jours, pour son excursion de la mer Noire sur un des bateaux à vapeur de la Compagnie ottomane, n'ayant pas cru devoir accepter le bâtiment de guerre que la Porte avait mis à sa disposition. Il se rend d'abord à Sébastopol, où il ne compte s'arrêter que le temps nécessaire pour examiner le théâtre des dernières opérations militaires. »

*** Le 3 courant a été célébré à Sagan le mariage de madame la comtesse Marie-Dorothée de Castellane, fille du marquis de Castellane, pair de France, décédé en 1847, et de sa femme, née princesse de Talleyrand-Périgord, et nièce de madame la duchesse Dorothée de Sagan, née princesse de Courlande, et du feu duc Edmond de Talleyrand-Périgord, époux de cette dernière, avec le prince Frédéric-Guillaume-Antoine Radziwill, lieutenant au régiment prussien d'artillerie de la garde, fils du général d'infanterie prince Guillaume Radziwill.

*** On assure que l'Opéra donnera des représentations tous les dimanches pendant toute la durée de

l'hiver, et, qu'à partir du mois de décembre jusqu'à la fin du carnaval, il y aura des représentations extraordinaires tous les jeudis.

* * L'Alliance chrétienne universelle, dont le président est M. Monin-Japy, maire du 6^e arrondissement, vient d'ouvrir un concours. Un prix de 2,000 fr. sera décerné par elle, dans le premier semestre de 1859, à l'auteur du meilleur ouvrage tendant à mettre en lumière par l'Évangile et par l'histoire les principes fondamentaux de l'Alliance, et à les faire pénétrer dans les cœurs.

* * Après huit ou dix années d'attente, la ville de Phalsbourg va ériger une statue au maréchal Lobau. Les frais de ce monument avaient été couverts par une souscription ouverte non-seulement à Phalsbourg et dans le département de la Meurthe, mais dans toute la France.

Le modèle de la statue du maréchal a été exécuté par M. Jaley, membre de l'Académie des beaux-arts. Le piédestal a été construit d'après les dessins de M. Denjoy, l'un de nos architectes les plus instruits et les plus habiles. Il offre un riche et élégant ensemble de victoires en bronze, d'écussons, d'inscriptions, qui lui donnent un aspect aussi neuf que monumental.

* * M. Demersseman, le musicien distingué des concerts Musard, est non-seulement un instrumentiste de beaucoup de talent, c'est encore un compositeur des plus aimables. Il vient de publier six romances sur des paroles charmantes de Victor Hugo. Les mélodies de M. Demersseman sont pleines de fraîcheur et d'originalité, et toutes les femmes voudront les avoir ouvertes sur leur piano.

* * Les trente élèves de l'École polytechnique dont les noms suivent ont été promus au grade de sous-lieutenant élève du génie, et admis à l'école d'application du génie à Metz : MM. Lussan, Fritsch dit Lang, Delaporte, Vautier, Calohar, Lemaire, Prudent, Klein, Robin, Soyer, Paté, Noizet, Delanoë, Leblanc, Dufour, Haxo, Bailly, Allard, Philippe, Laman, Bienaimé, Sadoux, Gautier, Capperon, Lourier, Quinivet, Worms, Kienné, Palézi, Langlois.

* * Le musée du Luxembourg est fermé depuis le 12 courant, jusqu'à nouvel avis, pour cause de travaux.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : le *Pamphlet*, comédie en deux actes, en prose, par M. Ernest Legouvé.

C'est bien peu une comédie que l'œuvre de M. Legouvé, ce n'est pas davantage une étude de caractère, puisqu'elle ne contient qu'un portrait, celui du biographe, un vi-

lain type, en général, dont on a eu peut-être trop à s'occuper dans ces derniers temps, et qui n'a inspiré sans doute un homme de cœur et de talent que parce qu'en effet le théâtre a droit de s'emparer de tout ce qui passe dans la préoccupation publique. Les biographies ont un intérêt puissant, elles s'adressent à la curiosité de chacun, toujours en quête de chercher en quoi différent ou se rapprochent des habitudes communes les existences privées de ceux qui attirent son attention. Écrire la biographie des morts célèbres est du droit de tout le monde; entreprendre celle des célébrités contemporaines devrait répugner aux plumes honnêtes, pour une bien simple raison : la vérité est presque introuvable, et, chose plus grave, l'impartialité est impossible; le biographe ment forcément : il ment en exaltant le talent et la valeur de ses amis ou seulement des élus de sa sympathie; il ment en dévoilant les vices, les fautes, les mauvaises actions de ses ennemis, et je ne dis pas là de ses ennemis personnels, mais de ses antipathies littéraires, politiques ou artistiques. La justice de l'opinion ne parle que sur des cendres, et encore que sur des cendres dès longtemps refroidies; partout ailleurs on n'entend que des panegyriques ou des actes d'accusation. De bonne foi où y a-t-il un homme qui puisse répondre de sa conscience, la plume à la main, au moment où il écrit sur le compte de ce qu'il admire ou de ce qu'il critique? Et si la tâche du biographe est impossible à faire pour un homme honnête, loyal et même scrupuleux, que devient-elle dans les mains de celui qui en fait un métier, qui tient officine de faits privés susceptibles d'affriander et de satisfaire la malignité humaine?—C'est au biographe de cette espèce qu'appartient le *monstre* de M. Legouvé. Pour éviter les personnalités, il a transporté sa scène à cent ans de distance en Espagne, et a affublé ce pauvre diable de Clavijo, déjà si malmené de son vivant par Beaumarchais, dont il refusa d'épouser la sœur après des préliminaires assez avancés, et si maltraité par Goethe, qui a fort assombri son histoire dans un drame en cinq actes, où le dépit de mademoiselle Marie Caron va jusqu'à la mort, ce qui est la proportion épique du dépit amoureux. Pour en revenir au Clavijo de M. Legouvé, c'est un drôle fieffé, espèce d'insulteur public, qui, loin de compléter les triomphes, a une force et une habileté assez grandes pour détruire les renommées. Nous le voyons se livrer à des calomnies effroyables sur le compte d'un brave colonel Tordova, qu'il accuse dans un pamphlet d'avoir vendu Bogota, tandis que la défense désespérée de ce fort est au contraire le plus beau titre de gloire du colonel; mais le venimeux écrivain publie une lettre du général ennemi, lettre authentique, qu'il a volée aux archives en même temps que l'héroïque réponse du colonel. Le résultat de cette odieuse manœuvre est de faire manquer le mariage d'Isabelle Tordova avec le jeune marquis de Urreaz, qui allait en faire sa femme, après avoir fléchi les résistances de sa noble famille, qui consentait enfin

à accepter l'illustration récente comme d'aussi bon aloi que la gloire des aïeux. Le Clavijo a jeté le désespoir et le trouble entre ce jeune couple; la jeune fille essaye en vain de le fléchir, le jeune homme le provoque, il résiste et accepte le duel; le pamphlétaire ne peut pas être un lâche, sous peine de mourir sous le bâton. Heureusement pour tout le monde que don Henri possède un cousin, don Guilhem, espèce de descendant de don César de Bazan, moins original, moins épique, moins gai, que son illustre ancêtre, mais très-suffisant pour museler cette bête puante de Clavijo ou lui casser la tête sans aucune forme de procès. Don Guilhem, se voyant revenu de beaucoup d'illusions et au bout de son dernier héritage, a formé le projet raisonnable de se brûler la cervelle, puisque les ducats qui ont servi jusqu'à présent d'unique trame à son existence lui font absolument défaut; il apprend les ignobles équipées du pamphlétaire, et l'idée lui vient que sa vie n'ayant jamais servi à rien, sa mort pourrait servir à quelque chose en débarrassant la société en général et sa famille en particulier de ce lâche et dangereux personnage; alors il arrive chez le Clavijo, et lui déclare paisiblement, sans bruit et sans phrases, qu'il va lui brûler la cervelle; l'autre réclame un duel. — Vous n'êtes pas dégoûté, répond l'impassible vengeur, un duel? non, une exécution tout au plus. Sans être lâche il est permis de pâlir devant un pistolet chargé, il est permis de trembler jusqu'à l'épouvante si cette bouche de pistolet se trouve en face d'une conscience dans l'ordre où doit être celle de Clavijo; aussi a-t-il toute la pantomime de la terreur contre laquelle il cherche en vain à lutter; le terrible Guilhem ne le perd pas du regard, le menaçant toujours de son argument irréfutable quand une fois il s'est fait entendre; enfin, vaincu par le sentiment de la conservation, le calomniateur offre une rétractation et de publier la lettre qui contient la réhabilitation glorieuse du colonel. On ne sait encore si Guilhem accepterait, tant il paraît acharné sur son vilain gibier; mais la marquise de Urreaz, la jeune Isabelle et l'impétueux Henri, que les deux femmes ont peine à retenir, surviennent. Clavijo feint de s'exécuter de bonne grâce, et remet à la jeune fille la lettre de son père; ces honnêtes gens quittent rapidement l'antre du pamphlétaire. Celui-ci sonne. — Laurent, dit-il à son domestique, ayez soin à l'avenir qu'il y ait toujours deux pistolets chargés dans le tiroir de ce bureau!.... La toile tombe sur ce mot. En effet tout est à recommencer, il va se remettre à l'œuvre. Nouvelle biographie, nouvelles calomnies, et les don Guilhem sont rares, presque autant que d'avoir des preuves positives et éclatantes, pouvant dans l'occasion donner un démenti formel à une accusation ou à une insinuation fausse ou perfide.

La pièce a grandement réussi, le chaleureux et honnête sentiment qu'elle respire d'un bout à l'autre a été fort bien compris et apprécié des auditeurs; devant une société qui applaudit ainsi la condamnation de la médi-

sance et de la calomnie, il n'y a pas beaucoup à craindre les écrivains du genre venimeux, le mépris public en fait raison. M. Legouvé a dû sentir l'autre soir cette émotion particulièrement douce qu'on éprouve à être personnellement applaudi dans son œuvre; la pièce est bonne, l'homme vaut encore mieux, et tous ces applaudissements étaient comme un hommage spontané adressé autant à son caractère qu'à son talent.

Sauf mademoiselle Fix, un peu faible dans la noble Isabelle, tous les rôles sont tenus avec talent. M. Gelfroy a beaucoup de mérite à se montrer si hideux sous les traits contractés de haine de Clavijo. M. Regnier a mis tout son esprit et son incomparable aisance dans l'habit vert de don Guilhem. M. Delaunay est jeune, brave, tendre et charmant de tous points dans son rôle d'amoureux. Il n'est pas jusqu'aux deux rôles de vieilles femmes, la marquise et la duègne, qui ne soient joués avec soin et correction par madame Lambquin et cette jeune mademoiselle Jouassain, douée de la vocation pharminieuse de se donner cinquante-cinq ans tous les soirs quand elle n'a pas la moitié de cet âge. Éloges donc partout et à tout le monde. Ah! pardon, s'il y a une critique, serrons la en deux lignes, elle y tiendra: pourquoi mademoiselle Fix a-t-elle un costume vert pour causer avec don Guilhem, qui a un habit vert, lorsque toutes les scènes ont pour cadre un sa'on vert? Que diable, une comédie ne doit pas faire l'effet d'un paysage!

MAXIME TERMONT.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 francs; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 11 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuette de ce volume qui se vendent 50 et 60 francs, est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 francs. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 francs, au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.